

LE JOUR, 1947
8 Septembre 1947

PROPOS DOMINICAUX – LA MONTAGNE A VU VENIR L’AUTOMNE

A peine sortie d’août, cette année, la montagne a vu venir l’automne. Ce n’est pas que les chaleurs se sont épuisées ; nous verrons sans doute un retour offensif de l’été. Mais un automne prématuré vous met du baume au cœur. Au sud, le gris des nuages s’accumule. C’est calme et c’est doux comme tous les dédains paisibles de la vie. Les nuages de cette saison ressemblent aux premiers cheveux blancs. Ils avertissent ceux qui s’aventurent trop loin ; ils invitent à réfléchir ; ils préparent le moment où il faudra tout de bon rentrer dans sa demeure et songer au départ.

Rien n’est plus apaisant que ces nuages de septembre, ces lourdes rosées qui sont le signe des pluies qui se préparent, ces brises fraîches qui viennent de loin et qui se lassent vite, mais dont le passage est une volupté.

C’est chaque année le même enchantement, le même signal, la même leçon ; mais nous sommes aux appels du bonheur, plus sourds les uns que les autres ; car, le bonheur le plus vrai est dans cette nature croissante, dans cette mobilité des éléments, des saisons, dans ce qu’ils éveillent d’étonnements et de fraîcheur en nous. Nous étions tout poussiéreux, tout encrassés, tout harassés par la masse des illusions, des disputes, des petites lâchetés quotidiennes ; nous voilà réveillés et ravis de faire peau neuve, comme ces arbres poudreux qui avaient perdu leur couleur et qu’on a lavés et qui se remettent à accueillir au creux de leurs branches le chant des oiseaux.

Dans ce pays puérilement querelleur, la politique futile ne laissera-t-elle rien à la divine nature ? Tant de braves gens resteront-ils insensibles à tant de charmes, à tant de vérité ? A ceux de chez nous qui s’éloignent de nos grands paysages, qui les oublient, la vie paraîtra toujours ingrate et dure parce qu’ils n’auront pas su y mettre la première condition de l’équilibre et de la paix.

Tous les ans, à cette saison, le Liban commence à reprendre le visage du vieillard chenu, après celui du jeune homme et de l’adulte. A travers une carrière agitée il connaît ainsi, chaque année, l’heure du sage, après celle de l’enfant prodigue. Depuis les temps bibliques il ne compte plus les renouveaux et les déclin. Mais, aucune saison autant que celle des feuilles rouillées et des premiers vents en montagne ne le définit mieux. C’est là le signe de l’antique sagesse qui rappelle que les étés sont courts et que la vie est brève ; et qu’il faut, au milieu de tant de choses passagères, se mettre en état de discerner toujours ce qui est permanent, ce qui est éternel.